

3^e DIMANCHE DE CARÊME A

Dimanche 8 mars 2026

Après le récit des tentations de Jésus et celui de la Transfiguration, notre route de carême, en cette année A, passe par trois grands textes johanniques qui jalonnaient autrefois la préparation des catéchumènes à Pâques. Ces trois textes sont lestés d'un symbolisme baptismal qui apparaît en autant d'antithèses : dans le récit de la rencontre avec la Samaritaine, le thème de l'eau, avec l'opposition entre eau vive et eau morte, dans celui de la guérison de l'aveugle-né, le thème de l'illumination, avec l'opposition entre lumière et ténèbres, et enfin dans celui de la résurrection de Lazare, le thème de la résurrection, avec l'opposition entre vie et mort.

Le premier thème, celui de l'eau, est introduit par un dialogue qui commence d'une manière très ordinaire et recouvre une situation très vraisemblable : à la 6^e heure, celle où le soleil est au zénith, Jésus fatigué s'assoit auprès d'un puits (*sedisti lassus*, chante la séquence des funérailles, le *Dies irae*) ; vient à passer une femme à qui il demande qu'elle lui puise un peu d'eau pour boire. Un dialogue s'engage. Dialogue johannique typique où les interlocuteurs parlent bien de la même chose, mais en se situant à des plans différents. La femme ou bien les disciples (songeons à leur interrogation sur la nourriture dont Jésus dit qu'ils ne la connaissent pas, à la fin du texte) en restent à l'acception banale des choses, à la matérialité des faits, tandis que Jésus joue sur le plan symbolique. Il en résulte un décalage, chronique chez Jean, qui n'est pas sans susciter l'humour. Mais qui est en même temps dramatique. Car ce décalage constant entre ce que Jésus veut faire entendre à ses auditeurs et ce que ceux-ci comprennent signifie que, depuis l'événement du péché, l'homme et Dieu ne se comprennent plus vraiment. Ils ne se situent plus, si l'on veut, sur la même longueur d'ondes. Leur dialogue prend l'aspect d'un dialogue de sourds. Avec cette conséquence terrible que l'homme va avoir tendance à pervertir ce qu'il perçoit de Dieu. On le verra dans les polémiques de Jésus avec les pharisiens et les scribes : « Vous avez annulé la parole de Dieu pour la remplacer par vos traditions ».

Revenons au texte. Le dialogue porte sur l'eau, l'eau qui étanche la soif, cette soif qui avait saisi le peuple au désert et que Dieu seul avait pu étancher par la médiation du ministère confié à Moïse (1^{re} lecture). C'est par la considération de cette soif-là que Jésus amène progressivement son interlocutrice à la considération d'une soif plus profonde dont celle-ci n'était que la figure. Il introduit alors l'antithèse de l'eau morte et de l'eau vive. L'eau morte, celle du puits, c'est celle qu'il faut s'épuiser à aller chercher par ses propres forces. Elle symbolise la quête païenne de Dieu, difficile et jamais assurée de parvenir au terme. Souvenons-nous de S. Paul aux Athéniens, dans les *Actes*, parlant des païens qui recherchent la divinité comme à tâtons. L'eau vive, celle de la source, vient, elle, jusqu'à celui qui a soif : elle est le symbole de la grâce, c'est-à-dire de l'initiative prise par Dieu pour aller à la rencontre des hommes. Elle symbolise donc l'Alliance. « Le salut vient donc par les juifs » comme l'affirme Jésus à la femme de Samarie. Car qu'est-ce que la Samarie sinon un rameau desséché d'Israël, héritière de ce « peuple du pays », colons amenés par Ninivites et Babyloniens pour remplacer les juifs conduits en déportation, et dont la foi s'était altérée jusqu'au schisme : « Nos pères ont adoré Dieu sur la montagne et vous, les juifs, vous dites que c'est à Jérusalem qu'il faut l'adorer ».

Ce rappel explicite la question suivante de Jésus qui peut paraître à première vue étrange : « Va, appelle ton mari ». Mais souvenons-nous que dans la Bible, le puits est le lieu de la rencontre nuptiale (cf. Moïse, Isaac). Là encore, le dialogue peut s'entendre à un double niveau. Celui de la matérialité des faits : « Je n'ai pas de mari ». Car, comme le lui rappelle Jésus, la femme avait eu cinq maris et l'homme avec qui elle vivait actuellement n'était pas son mari. Et celui du symbole nuptial dans la Bible : cette femme de Samarie personnifie le croyant retourné au paganisme : prostitué à de multiples idoles, il a renoncé à la fidélité de l'Epoux unique de la véritable Alliance.

A mesure que le dialogue progresse, l'identité de Jésus se dévoile aussi. Au début, c'est un étranger assoiffé, puis un juif qui connaît Celui qu'il adore (« Vous adorez ce que vous ne connaissez pas ; nous, nous adorons celui que nous connaissons »), puis encore un prophète qui connaît les choses cachées dans le cœur de l'homme. Mais il reste encore une étape à franchir. Une étape que la femme ne peut franchir seule bien qu'elle soit parvenue au seuil en abordant la question du messie qui doit venir et enseigner toute chose. Cependant ce n'est pas elle qui reconnaît en Jésus ce messie attendu, c'est lui qui se révèle comme tel : « Moi qui te parle, je le suis ». C'est toute la différence entre le monde païen et le monde de la révélation, le monde de l'aspiration religieuse commune à toute l'humanité et le monde de la foi propre à l'Alliance. Personne ne peut vraiment désigner Dieu parce que le nom de Dieu est ineffable. C'est Dieu lui-même qui doit se révéler pour mettre un terme à la quête du cœur humain. Dieu ne se laisse pas saisir, il se donne, il se livre même. C'est donc lui qui prend l'initiative, en Jésus, de franchir la dernière étape : « Je le suis, moi qui te parle ».

En révélant qu'il est le Messie, Jésus achemine donc la femme au seuil de la foi. Et il révèle aussi, par là même, ce que la foi est et ce qu'elle n'est pas. La foi n'est pas cette conquête anonyme de la connaissance de Dieu qui pourrait, comme dans la magie, donner un pouvoir sur lui : elle est plutôt la réponse personnelle à une invitation personnelle venant de Dieu. La réponse de foi introduit dans une connaissance de Dieu autrement inaccessible : « Par la foi, nous avons accès au monde de la grâce » dit S. Paul aux Romains (2^e lecture). On comprend alors à quel point ce texte peut concerner et éclairer les catéchumènes qui s'acheminent précisément par la foi à ce monde de la grâce.

La scène suivante apporte une autre précision sur la foi : elle est témoignage sans cesser d'être rencontre personnelle. La femme témoigne en effet aussitôt de son expérience de la rencontre avec Jésus à son entourage. La foi se transmet par le témoignage. « Fides ex auditu » dira Paul. Mais en même temps, elle ne s'enracine vraiment que dans une rencontre personnelle avec celui qui en est la source. C'est ce que reconnaissent les habitants de la ville : « Ce n'est plus à cause de ce que tu nous as dit que nous croyons maintenant ; nous l'avons entendu par nous-mêmes, et nous savons que c'est vraiment lui le Sauveur du monde ».

Cela nous dévoile un ultime aspect de l'identité de ce Messie attendu : plus grand que Jacob, plus grand même que Moïse par qui l'eau jaillissante advint au peuple assoiffé, il est le « Sauveur du monde ». Non pas à la manière de l'initiateur d'un mouvement ou même du fondateur d'une religion, qui s'éloigne de la génération présente à mesure que le temps passe, que l'histoire s'écoule. Non, il est toujours présent, actuel. C'est ce que S. Paul a très bien vu : « Nos pères buvaient en effet à un rocher spirituel qui les accompagnait, et ce rocher, c'était le Christ » (1 Cor 10, 4). Le Christ accompagne chaque génération dans son pèlerinage vers le Père. Il est contemporain de chaque personne humaine. Et cela s'accomplit à travers l'économie sacramentelle par laquelle tout homme ayant mis sa foi dans le Christ est incorporé à son mystère par le baptême, rendu participant de son unique offrande sacrificielle dans l'eucharistie. Les sacrements sont les lieux par lesquels la distance qu'instaure le temps est abolie dans l'« aujourd'hui » pascal de Dieu. A chaque instant de l'histoire, et donc pour chaque homme, le Christ peut devenir le Sauveur si on accepte d'entrer en dialogue avec lui et de s'en remettre à lui dans la foi, comme la femme de Samarie. Telle est la Bonne Nouvelle que tous ceux qui l'ont rencontré personnellement grâce aux sacrements de l'Église ont à proclamer. Si le Christ est le rocher dont l'eau devient en celui qui s'y abreuve « source jaillissante pour la vie éternelle », alors le verset du psaume 94 est prophétique et peut devenir l'expression de notre action de grâces : « Acclamons – dans le Christ – notre Rocher, notre Salut ».